

## LA PAGE DÉCENTRÉE

### Géographie culturelle

Sylvie Bérard



les temps changent  
disent-ils

je chuchote pour ne pas chasser le rêve  
juste là  
s'exauçant sur les fantômes

tu verras  
nous ne mourrons plus dépolarisés

Marie-Andrée Gill  
*Béante*

Au moment où j'écris ces lignes, je rentre à peine du Festival acadien de poésie de Caraquet, où j'étais invitée. J'ai passé quatre journées de poésie en compagnie de poètes de l'Acadie (Nouveau-Brunswick et Nouvelle-Écosse), mais aussi du Québec, de l'Ontario et du Manitoba, dont la liste est trop longue pour que je puisse nommer tout le monde ici (mais vous trouverez la programmation complète sur le [site du Festival](#)). J'ai lu de la poésie dans un centre culturel, dans un phare, et même dans une résidence pour personnes âgées (un défi pour moi qui viens de publier un recueil dont un des thèmes est l'oubli de l'Alzheimer). J'ai assisté à des lectures publiques dans une galerie d'art, un bar, un théâtre, un café, une salle de spectacle, de Caraquet à Miscou en passant par Lamèque. J'ai écouté de la poésie aux formes et aux thèmes aussi variés, sinon plus, qu'il y avait de poètes présent-e-s. J'ai entendu des accents riches et diversifiés qui m'ont fait une fois de plus songer que les pseudolinguistes de l'Hexagone qui pensent qu'il est facile de saisir l'*accent canadien* en un seul petit archaïsme poitevin et un « tabarnac » peuvent aller se rhabiller. J'ai vu que le public était au rendez-vous, et j'ai fait des rencontres exceptionnelles avec des Acadiens et des Acadiennes qui peuvent vous décrire leur généalogie et celle de leurs voisins jusqu'au Grand Dérangement et au-delà, sans consulter une seule fois leurs notes, mais aussi vous raconter la belle petite histoire de leur coin de pays. J'ai aussi vu des jeunes poètes de tous âges assister aux ateliers de formation durant le festival et nous livrer leur belle performance le dernier soir.

Je me suis surprise à lire des extraits de mes poèmes où je parle de la mer. Le choix s'est fait inconsciemment, mais en répétant mes lectures, j'ai découvert ce fil conducteur, comme si la perspective d'un voyage dans les Maritimes avait orienté mes choix. Je me suis aussi prise, moi qui me définis comme une indémodable urbaine, à écrire une longue série de poèmes (ceux que j'ai lus au

phare de Miscou) dans lesquels je parle d'eau, de marais, de bateaux, d'océan. C'était bien moi au micro! Suis-je si impressionnable ou ce thème a-t-il toujours été là, de manière inconsciente?

Et j'ai repensé à mes années montréalaises, à mon rapport à la culture de Montréal, à la tendance à penser que, hors de la Grande Ville, il n'y a point de salut culturel et que, hors du Québec, il n'y a point d'avenir poétique francophone. À l'attitude métropolitaine condescendante de celle que j'étais et qui était convaincue de tout avoir à portée de main — sans avoir à tendre la main plus loin. À l'insularité, donc.

Faire de l'art et de la littérature en région a ses défis. Dans ma petite ville anglophone ontarienne, les artistes se battent pour aller chercher et garder leur public, et toustes, même dans les plus professionnels de leurs projets, vivent toujours dans des conditions de difficile survie. Quand je parle des productions locales à mes étudiant·e·s, illes en ont souvent moins entendu parler que du dernier film à succès présenté en ville, ou alors le spectacle a un statut de production amateur, parce que tout le monde en ville connaît personnellement au moins un membre de la production. Paradoxalement, j'ai mis du temps à faire la connaissance des écrivain·e·s de la région, parce que beaucoup de leurs rencontres littéraires se font à l'extérieur de notre petite ville, à Toronto, notamment.

Puis, il y a la question de la langue. Je vis dans une région où plus de 90 % de la population, fût-elle entièrement en âge de me lire, bibliophile et intéressée par mes livres, ce qui n'est évidemment pas le cas (les habitudes de lecture des Canadien·e·s est une autre importante discussion à avoir), est incapable de me lire en français. Dans ma ville, même mes homologues écrivain·e·s les mieux intentionné·e·s ne lisent souvent que l'anglais et ignorent mon existence parce que je fréquente des milieux francophones, souvent, encore une fois, à l'extérieur de la ville. Et encore, je ne parle pas des difficultés que j'aurais si j'écrivais en anishinaabemowin ou en innu!

Pourtant, malgré la distribution des publics et des auteur·e·s sur la carte géographique, malgré l'énergie qu'il faut consacrer aux déplacements d'un coin de pays à un autre et les capacités organisationnelles qu'il faut déployer pour rejoindre un lectorat réparti sur un grand territoire, il y a, dans toute la diversité des régions, un bouillonnement culturel qui, par contraste, peut soudain nous faire sentir bien à l'étroit dans les grands centres culturels (qui sont aussi des régions) où, parce que le milieu littéraire est petit partout, on rencontre finalement toujours le même monde, quoiqu'en plus grand nombre. Il y a aussi tout un imaginaire qu'on découvre dans sa diversité en se promenant sur la carte littéraire et culturelle plutôt que de se concentrer en un point.

L'arbre qui tombe dans la forêt fait-il du bruit si personne ne l'entend? demande le proverbe. Les grands centres culturels n'entendent pas toujours toutes les feuilles bruissier dans les livres, mais elles sont là, bien vivantes, au bout d'une route ou l'autre.

#### Bibliographie

Bérard, Sylvie. 2017. *Oubliez*. Sudbury : Prise de parole.  
Gill, Marie-Andrée. 2015. *Béante*. Chicoutimi : La Peuplade.